

Salons, Salons ! C'est un plaisir des dieux !

Ça y est, la saison artistique est bien ouverte : on a verni le Salon d'Automne ! (La Biennale n'était qu'un lever de rideau de patronage pour blousons noirs repentis...). Les choses sérieuses commencent. Ceci dit sans ironie. Car le Salon d'Automne est né d'une révolte — et une révolte, c'est toujours un acte d'amour. Le Salon d'Automne n'est plus jeune, ses jointures craquent, mais tant pis, il s'agit bien encore, comme Maurice Chevalier. Il s'agit avec succès, intelligence. Il n'est pas l'époux fidèle, devenu impuissant, de la seule peinture, mais l'amant encore très vert de tous les arts, à commencer par la mère : l'architecture, et son incarnation sur un plan plus vaste, l'urbanisme.

Car on oublierait facilement que la peinture a ici priorité, quant au nombre tout au moins, tant sont attachantes les sections « qui n'en sont pas ». Il y a la section du siège, chacun présenté sur un petit piédestal ; c'est tout à fait familier, il ne manque par-dessus que le globe de verre. Ils sont bien beaux, ces sièges ! Et comme ils ont l'air confortables ! On s'y assiérait ! Mais ici, il apparaît qu'il serait malséant d'y poser le sien.

Il y a aussi la section du « mur vivant », essais au nombre de douze, de collaboration totale entre architectes, sculpteurs, peintres... Voilà certes l'idéal : unité et communauté de conception, interdépendance spontanée entre ces disciplines artistiques qui supposent un animateur, un coordinateur, un maître d'œuvre..., qui lui-même suppose un Idéal commun, une Mystique : c'est ce qui, de nos jours, fait défaut. Une grande amitié, une formation commune, un désir de travailler ensemble ne le peuvent pallier. Le goût, l'accord plastique ne suffisent pas. C'est pourquoi, tout en admirant la qualité des œuvres collectives proposées, on doit reconnaître qu'aucune ne prend aux tripes (le cœur en étant une). Probablement pensons-nous trop à Phidias, aux cathédrales, à Le Brun, aux Mansart (que sans doute à l'époque nous aurions discutés). Cependant, nous avons aimé nombre de projets : la Cité scolaire à Maubeuge, destinée

à un clair de soleil ; l'Usine atomique ; surtout la Chapelle de l'Apocalypse. L'air du temps est aux réalisations collectives (cf. Biennale) ; les divers arts pensent, à juste titre, que l'union fait la force, chacun ajoutant aux autres un espace supplémentaire, en recevant une discipline exaltante. A force de battre le briquet, jaillira peut-être l'embrasement à peine espéré.

La section suivante relève également de la conception collective : architecture et urbanisme, ici dans le cas particulier de Paris débordant, s'efforcent de s'intégrer à un programme humain, et aussi de l'informer, de le susciter : analyse et synthèse à la fois. Là encore la plastique fraternise : la petite place au soleil du sculpteur Gilioli fait rêver, de calme et beauté, mais le projet de front de Seine de Lopez est l'équivalent d'une sculpture. Ainsi, l'art abstrait montre mieux une certaine vocation de retour aux fondements communs des arts, dans l'architecture. Des recherches plastiques sur les tours (Camelot, pour la Défense), des ensembles (Montesson, par Maymont), (l'église de Saint-Cloud, de Bourbonnais) ne sont pas que des projets à bâtir ; ils ont une petite âme (laissons de côté le stade de 100.000 places, le « gros chantier » rêvé).

Tout cela, c'est Paris, puisque le Salon est sous le signe de l'hommage à Paris. L'aile orientale du rez-de-chaussée regorge de toiles plus ou moins anciennes, de prestigieuse qualité, chantant Paris. Tous les aspects — et parfois des résonances, des équivalences, comme la Parisienne de Van Dongen ou la réplique du Pan-Pan-Monico de Séverini — éveillent la nostalgie du Paris d'antan. « Dichtung und Wahrheit », eut dit Heine... (Rêve et réalité). De nombreuses rétrospectives voudraient artificiellement nous maintenir dans cette euphorie anachronique : toutes n'ont pas le poids plastique suffisant. Evidemment : avec Lhote, et un peu Vallotton, c'est sauvé ; Favory doit être pour beaucoup une révélation ; Gabriel Fournier est un témoin solitaire, indépendant. La piété du souvenir risque de nous entraîner trop loin. Il y a aussi des salles de tapisserie, art dont la splendeur naturelle doit à tout coup emporter l'adhésion. De la gravure, de la sculpture... et somme toute, de l'ensemble des cimaises, bien moins étendues qu'en d'autres années, composées avec grand soin, goût, sens du rythme, se dégage une impression agréable. Le Salon d'Automne est suffisamment conservateur et possède un sens de la décoration, de la mesure, assez développé pour qu'il ne choque point, sans pour autant faire bailler. Les contrastes sont adoucis, les maîtres s'inclinent pour éviter de faire trop de peine aux médiocrités qui (il y en a partout, c'est inévitable) se mettent ici sur la pointe des pieds pour hausser un peu le niveau moyen. Ce plaisir des Dieux est un plaisir de salon.